

## I. L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

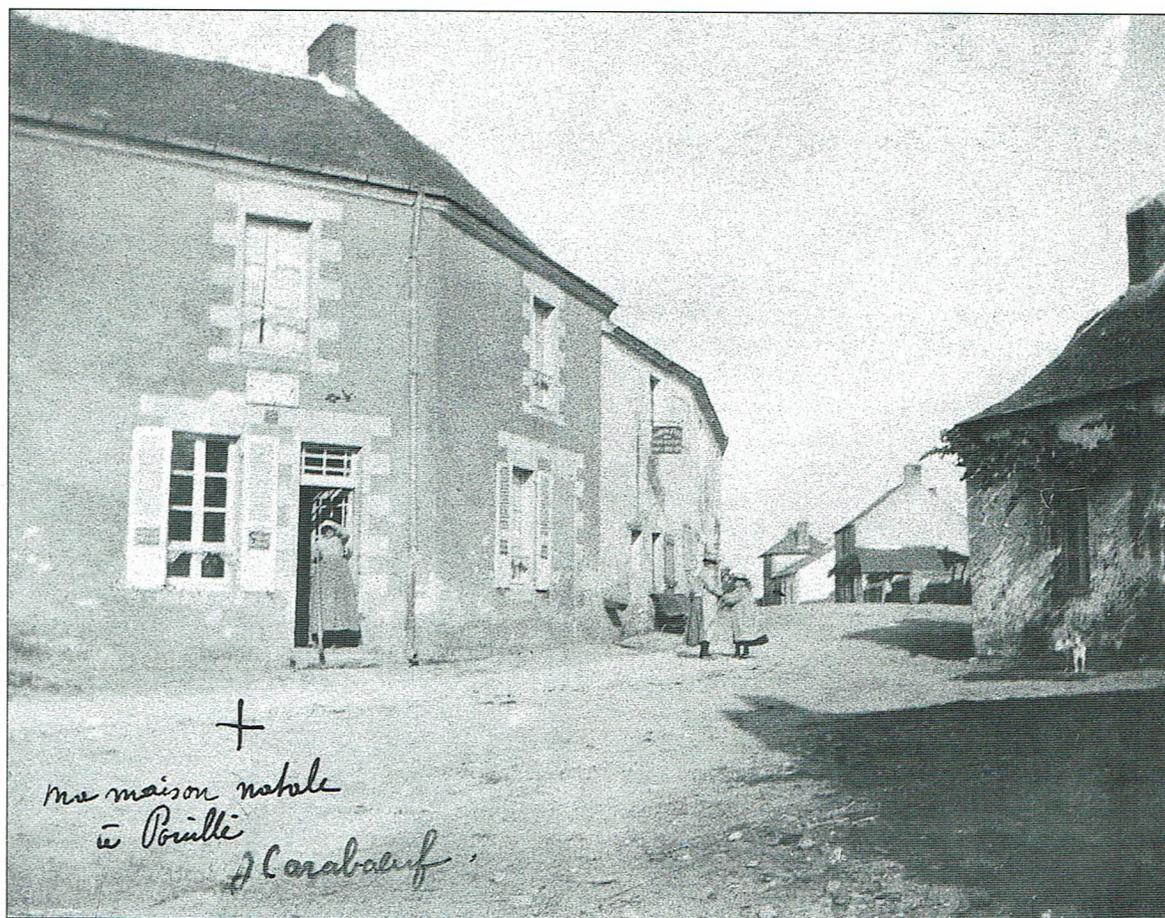
Dans la région, on trouve déjà trace du nom Corabœuf au XVII<sup>e</sup> siècle chez des meuniers installés au moulin Clairmont du Cellier. Au siècle suivant la famille s'installe à Mésanger, au Plessis, puis au Tertre, enfin au moulin de la Roche.

Jean Corabœuf, né à Riaillé en 1813, et meunier comme son père Augustin, épouse en 1837 une jeune fille de Pouillé-les-Coteaux, Marie Serisier. Tous les deux s'installent dans ce bourg comme marchands-épiciers. De leur union vont naître sept enfants, dont l'aîné, prénommé Jean comme son père, venu au monde en 1840.

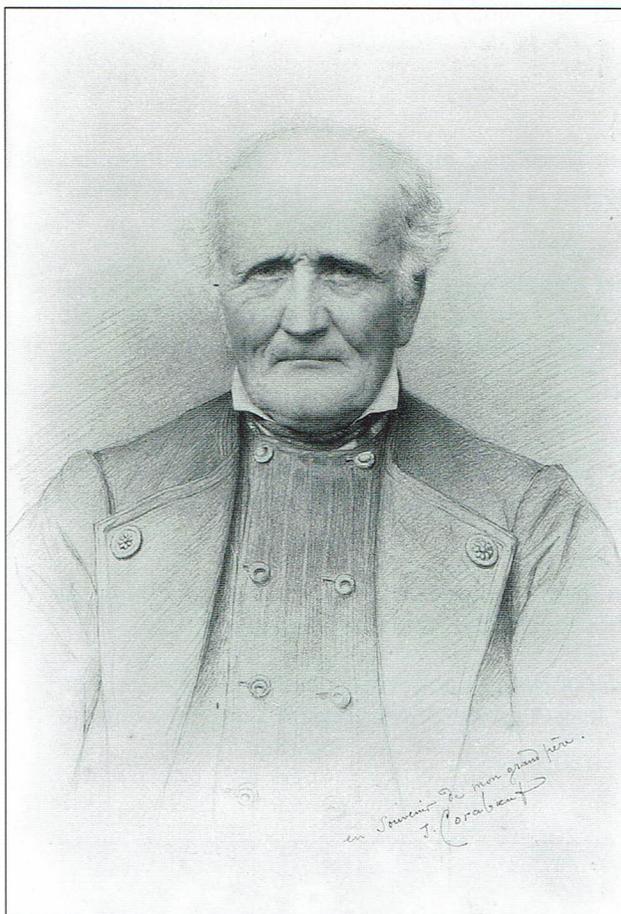
Celui-ci épouse le 25 avril 1869 une habitante de son village, Marie-Félicité Bréand. Le jeune couple tient la recette buraliste tout en exerçant le double métier de tailleur et couturière. Parallèlement, dans ce même bourg de Pouillé, les frères et beaux-frères sont des artisans reconnus en tant que menuisier, forgeron, cordonnier.

Le 6 novembre 1870 naît un garçon prénommé Jean, ou, plus exactement Jean-Alexandre (nom du parrain) Corabœuf, puis deux ans plus tard, le 15 novembre 1872, une fille Marie-Rose.

A cette époque nul ne prévoit la renommée qu'apportera au petit village de Pouillé-les-Coteaux, en France et même au-delà, la naissance du petit Jean-Alexandre qui survient dans un contexte historique passablement agité.



L'année 1870 ressemble à une journée d'orage : commencée sous un ciel apparemment serein, elle apporte à Napoléon III la consécration de son titre d'empereur par un plébiscite au mois de mai. Mais en juillet, les Prussiens passent subitement à l'attaque, et le temps d'un été à peine, contraignent les Français à la honteuse capitulation de Sedan dès le 2 septembre. Napoléon III, déchu, est emmené captif par les Prussiens, tandis qu'avant même l'arrivée de l'automne, la république est proclamée.



*Mon grand-père*



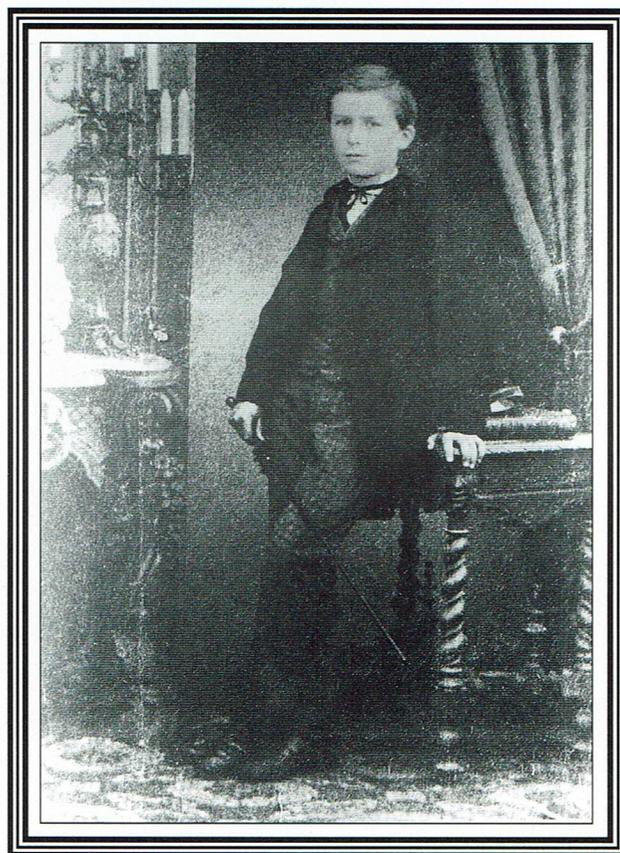
*Ma grand-mère*

Mais la houle des événements qui secouèrent la capitale trouble à peine la quiétude du paisible petit village. Jean-Alexandre grandit et fréquente l'école communale des garçons. C'est un enfant vif et intelligent, s'intéressant à tout, manifestant en particulier des dons précoces pour le dessin.

La scolarité d'alors cesse couramment à onze ans. On estime que les enfants ont acquis assez de rudiments en lecture, écriture et calcul pour se débrouiller dans la vie. A douze ans, ils travaillent à la ferme ou à la maison avec leurs parents ; certains sont placés comme apprentis chez les artisans du village.

Dans la branche masculine des Corabœuf on ne rencontre aucun laboureur, aucun travailleur de la terre. Ces descendants de meuniers gardent conscience de leur valeur et de leur rang. Le jeune garçon fera donc quelques études. Le plus simple serait de l'envoyer au collège d'Ancenis. Mais ses parents décident de le confier à un pensionnat nantais. Nourrissent-ils une secrète ambition pour son avenir ?

Au nord-est de Nantes, dans le quartier Notre-Dame-de-Toutes-Aides à Doulon, les frères enseignants de Ploërmel ont édifié des bâtiments spacieux pour accueillir les garçons capables de suivre une scolarité approfondie.

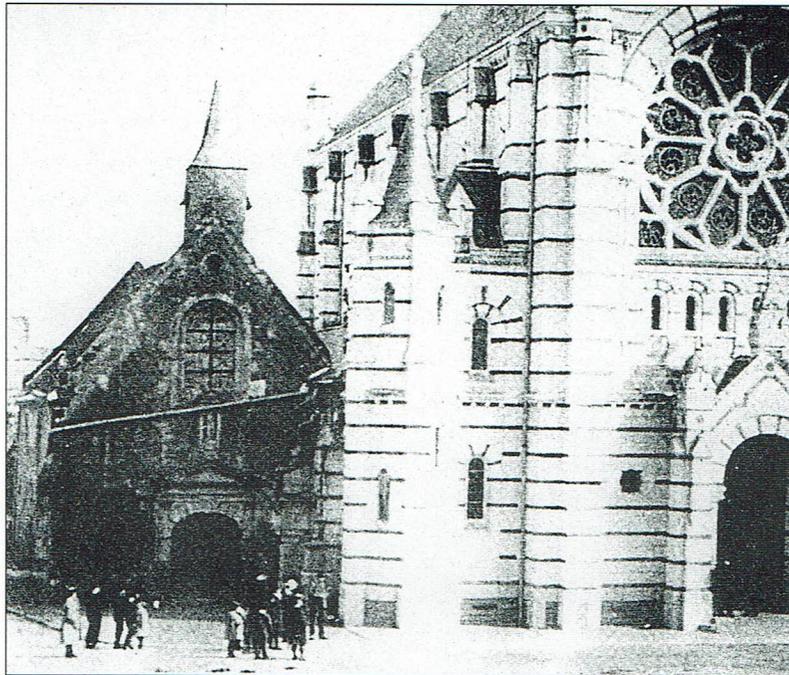


*Mon portrait à l'âge de 12 ans  
Photographie faite au Pensionnat de Notre-Dame-de-  
Toutes-Aides, près de Nantes, par le frère Angelbert,  
mon premier maître de dessin.*

A Paris, durant les années 1871-72, l'insurrection politique de la Commune s'accompagne d'une révolution culturelle. Des artistes se soulèvent pour proclamer la nécessité de l'enseignement artistique pour tous, non réservé aux classes possédantes. Ils envisagent la création d'écoles communales d'art professionnel gratuites. Parmi ces artistes, regroupés autour du peintre réaliste Gustave Courbet, on compte de nombreux graveurs ainsi que des peintres qui deviendront célèbres, tels que Corot, Daumier, Manet, Millet...

Si le pensionnat de Doulon n'est pas gratuit, du moins a-t-il le mérite d'offrir aux garçons des classes moyennes un enseignement de grande qualité et une pratique très poussée du dessin technique.

Le jeune Cotellois (habitant de Pouillé-les-Coteaux) va pouvoir développer son talent de dessinateur. Le style de l'époque et le programme d'un enseignement technique n'orientent pas les élèves vers la création fantaisiste. Ils doivent tout d'abord apprendre les principes de base. Les maîtres exigent d'eux un travail soigné et rigoureux.



73. Notre-Dame de Toutes-Aides. Sur cette photographie réalisée entre 1881 et 1893, avant la construction du clocher, on peut toujours observer l'ancienne chapelle.

Cette sévérité n'empêche pas l'affection de régner à l'intérieur de ce monde scolaire. Jean Corabœuf gardera une fidèle reconnaissance envers son premier maître de dessin, le frère Angelbert. D'esprit très moderne, celui-ci possède déjà un appareil photographique et « *tire le portrait* » de ses confrères ou de ses élèves. C'était là un événement que nul n'aurait abordé à la légère ! On prenait une pose qu'il fallait garder sans bouger le moindre centimètre. On est frappé par le masque sérieux et presque grave de l'enfant. Le décor a quelque chose de théâtral, avec le haut guéridon servant d'appui, le rideau à plis retenus, le chandelier à branches multiples.

A Doulon, l'enfant de Pouillé côtoie des garçons dont certains resteront des amis de toujours ; il n'y a rien de tel que l'éloignement du foyer maternel et la rigueur d'un internat pour forger de grandes amitiés. Les noms de Cadi, de Boiseaux et Gorde ; celui de Bachelier de Bouaye, de Gaignard de Saint-Mars-la-Jaille, d'Athimon du Cellier et surtout de Lemasson du Gâvre reviendront fréquemment dans la volumineuse correspondance de Jean-Alexandre.

L'élève Corabœuf prend, de bonne heure, l'habitude de signer et dater ses dessins, dont il conservera la plupart, ainsi que les premières copies réalisées dans sa jeunesse. Ses œuvres seront faciles à classer. Elles révèlent, chez leur auteur, son goût pour les paysages, d'une part et, pour les personnages, d'autre part.



Après les études, la mise au travail, Jean Corabœuf se retrouve clerc de notaire à Ancenis. Bien entendu le goût du dessin n'est pas perdu pour autant. Chaque soir les exercices au crayon et à la plume se poursuivent. Logeant en haut de la rue de la gare, le jeune homme fixe sur le papier les perspectives qui s'offrent à ses yeux, par exemple l'Hôtel-Dieu qui lui fait face. Il s'amuse à reproduire une figurine de l'hôtel des Voyageurs où il prend ses repas. Il arpente les rues d'Ancenis, traverse le pont, s'attarde au Fourneau, musarde le long de la Loire, plantant son chevalet au gré de l'inspiration.

A l'âge de dix-neuf ans, l'artiste fait la connaissance d'un peintre vendéen qui vient chaque année passer l'été à Drain dans une petite auberge en face de l'église : Eugène Bidau. Celui-ci examine les œuvres du jeune homme, lui donne des conseils, l'encourage à aller plus avant : « (...) Il me dit qu'il fallait apprendre à dessiner d'après la bosse, et que c'était à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts qu'il fallait entrer, à l'atelier de M. Jules Jacquet, le graveur, et plus tard chez Gérôme ».

La vie d'employé notarial prend fin. Non sans regret, Jean Corabœuf doit quitter son pays natal, pour lequel il éprouve un attachement réel. Il doit aussi se séparer de sa famille qu'il affectionne sincèrement et de ce petit monde villageois où chacun se connaît.



Eugène Bidau